

qu'il connaissait beaucoup, et qui avait protégé ses débuts. Les deux médecins examinèrent attentivement la malade, et se retirèrent pour consulter et formuler le diagnostic de la maladie. L'entretien dura une demi-heure. Quand il fut terminé, le Docteur Larsy demanda le comte de Gardèrel, qui vint, le visage tout bouleversé.

— M. le comte, lui dit tout d'abord le docteur Larsy, la maladie de mademoiselle votre fille n'est pas ordinaire ; elle a sa source dans une cause extérieure ; le mal date déjà de loin.

— Qu'entendez-vous par là, docteur ?

— Je veux dire que votre fille, par mégarde, sans doute, s'est empoisonnée.

A cet aveu, M. de Gardèrel devint extrêmement pâle. Un tremblement convulsif agitait ses membres et tout son corps.

— Êtes-vous bien sûr de ce que vous dites là, docteur ? Car le fait que vous articulez est grave ; vous comprenez qu'en pareille matière des présomptions ne suffisent pas : il faut la certitude.

— Je suis d'autant plus certain d'être dans la vérité, répliqua le docteur, que mon jeune confrère, au premier examen, sans savoir ma pensée, a jugé comme je l'avais fait depuis longtemps. D'ailleurs les symptômes sont infaillibles : les signes extérieurs ne laissent place à aucun doute. Des taches bleuâtres, qui décèlent la présence d'un poison lent, se dessinent sur différentes parties du corps, notamment aux mains et au visage. Ce que nous affirmons là est le résultat d'une conviction sérieuse, formée par une étude approfondie de la situation de la malade.

M. de Gardèrel paraissait atterré.

— N'y a-t-il donc aucun remède à ce malheur ? interrogea-t-il d'une voix étouffée. L'art n'a-t-il pas des ressources puissantes pour combattre le mal, dans ces cas extrêmes ?

— Nous craignons beaucoup qu'il ne soit trop tard. De plus, il serait important de connaître la nature du poison ; et celui-là seul qui l'a administré pourrait dire ce qu'est la substance qui a détruit l'harmonie dans les organes de votre malheureuse enfant.

— Ainsi, docteur, reprit le comte, votre opinion est que la nature du poison étant connue, peut-être serait-il encore temps de sauver Elisa ?

— Oui, peut-être ; mais nous ne garantissons rien.

M. de Gardèrel parut réfléchir. Au bout de

quelques minutes, il enveloppa les deux médecins d'un étrange regard, et leur dit :

— Messieurs, vous serait-il possible de revenir dans la soirée ?

Et il leur indiqua l'heure. Ils promirent tous deux, et laissèrent le comte absorbé dans les plus pénibles pensées. Aussitôt après leur départ, Marberie reçut ordre de se rendre au pavillon de la rue Menilmontant, et de prévenir Félix que son père désirait le voir. Le concierge partit pour s'acquitter de la commission. Le docteur se préparait à sortir.

— Quoi de nouveau ? demanda-t-il, en apercevant Marberie.

— Votre père désire vous voir dès que vous pourrez venir.

C'est la première fois que M. de Gardèrel faisait exprimer un pareil vœu à son fils. A la suite, surtout, de ce qui s'était passé à Champ-ton, durant l'été, Félix eut lieu d'être surpris de ce changement d'habitude.

— Savez-vous ou soupçonnez-vous la cause de cette invitation ?

— Je ne sais, répondit Marberie. Tout ce que je puis vous dire, c'est que, la nuit dernière, votre sœur a eu une forte crise qui a fait craindre sa mort. On a envoyé appeler le médecin qui la soigne ; il était absent. A son défaut, un jeune docteur est venu qui est demeuré assez longtemps. Puis ce matin, il a accompagné le vieux docteur Larsy, et ils ont eu ensemble une consultation. C'est à la suite de cet entretien que votre père vous a fait mander.

— Pourriez-vous me dire le nom du nouveau médecin ?

— Je l'ignore, mais je sais qu'il demeure dans le voisinage du docteur Larsey.

— Ce renseignement est vague, il ne peut guère m'éclairer. Les médecins sont nombreux dans ce quartier : j'en connais une dizaine seulement dans les rues qui coupent celle du Bac. Quoi qu'il en soit, ajouta Félix en secouant la tête comme pour chasser une pensée importune, que pensez-vous que je doive faire ?

— Mon avis est qu'il faut obéir à l'invitation de votre père. Un refus pourrait être interprété à mal, et, qui sait ? il éveillerait peut-être des soupçons, ce qu'il faut éviter à tout prix.

— Alors, Marberie, répondez à mon père que je me rendrai à l'hôtel dans la soirée ; je ne puis y aller plus tôt.

(A continuer.)